



Sans anglais,

Comment se passer aujourd'hui de la langue de Shakespeare ? Ceux qui ne la maîtrisent pas témoignent de leurs difficultés.

Impossible n'est pas français. Alors que la loi sur l'enseignement supérieur arrive à l'Assemblée, le pays ne s'enflamme que pour un seul de ses articles. Celui qui modifie l'exception française inscrite dans le marbre depuis... 1994, et prévoit d'autoriser des cours en anglais, dans les facs du pays. Le débat agite les plus hautes sphères du pays. « Avec un fort degré d'émotion », s'amuse Divya Rochier, prof à Centrale. Dans cette école d'ingénieurs d'élite, cela fait des années que certains cours sont en anglais.

■ Un frein professionnel

La polémique semble d'autant plus improbable que le pays se flagelle régulièrement devant son piètre rang universitaire dans les classements internationaux et celui, guère plus reluisant de ses élèves en langues. « Les années passent, la France reste un cancre en anglais », tance Education First, organisme de séjours linguistiques, qui classe la France 23^e sur 54. Aux scores du test international TOEFL, elle est même 69^e sur 109 dans le monde. Alarmant, car ne pas maîtriser l'anglais constitue un sacré frein professionnel. « La moitié

de nos clients sont aujourd'hui des actifs de plus de 25 ans », observe Damien Augier, directeur de Boa Lingua, qui propose séjours et cours « pro » à travers le monde. « Un tiers d'entre eux ont perdu leur emploi, et savent que pour en retrouver un il leur faut maîtriser l'anglais. » « Il y a vingt ans, on ne s'en préoccupait que pour les cadres, confirme Jean-Christophe Sciberras, président de l'Association nationale des DRH. Aujourd'hui, un technicien, même derrière un ordinateur, peut avoir à gérer des commandes, des réclamations.

C'est un fait : le monde des entreprises s'est globalisé, avec des clients, des filiales et des fournisseurs à l'étranger. Et il faut bien se rendre à l'évidence : peu de pays parlent notre langue. » Face à cela, les petits Français continuent d'arriver au bac conscients, au mieux, d'à peine savoir mener une conversation usuelle. Ce n'est pas faute d'avoir des heures de langue, et même un choix pléthorique, du basque au chinois. « La recette n'est pas compliquée, risque Jean-Christophe Sciberras : plus on apprend une langue tôt, mieux on la parle. C'est dès le primaire qu'il faut mettre le paquet. »

CLAUDINE PROUST



Une polémique typiquement « french »

En confiance, la ministre de l'Enseignement supérieur, Geneviève Fioraso, dit que ses enfants la charrient avec cette polémique « qu'ils appellent un combat de dinosaures », mais qui lui fait user tant de salive. L'idée d'autoriser des cours en anglais dans les facs a beau n'occuper qu'un article sur les 59 de sa loi sur l'enseignement supérieur, le débat s'est focalisé sur lui, avant même d'arriver à l'Assemblée. Il y promet encore des joutes, tant le débat semble vif, masquant comme le

déplacent les syndicats étudiants, les « vrais » problèmes de l'université, comme le manque de moyens.

■ Soutien des scientifiques

Depuis deux mois, et la présentation du texte en Conseil des ministres le 20 mars, les plus hautes sommités s'en sont mêlées pour hurler à la mise à mort du français. Début avril, l'Académie française y allait de son appel. François Hollande est descendu dans l'arène, paraphant un courrier adressé à la secrétaire perpétuelle, Hélène

Carrère d'Encausse, pour la rassurer tout en soutenant sa ministre : « Tout comme vous, je souhaite défendre la place de la langue française dans le monde. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui m'a conduit à rétablir un ministère en charge de la Francophonie. » Un ministère dont on n'a pas entendu la voix, tandis que Bernard Pivot, le linguiste Claude Hagège ou l'historien Antoine Compagnon manifestaient leur inquiétude. « Combat d'arrière-garde qui en dit long sur le manque de confiance en

lui de ce pays », soupire Geneviève Fioraso. Son meilleur soutien reste du côté des scientifiques. Dernier en date, le Prix Nobel de physique 2012, Serge Haroche, qui ouvrirait hier à Paris un colloque sur la France et l'Europe. « Pour que la recherche française puisse s'imposer en Europe, les chercheurs doivent communiquer avec leurs voisins. Et communiquer avec le voisin, c'est parler anglais, estime-t-il. « Nos voisins en Allemagne, Suède, Finlande ne se posent plus la question. »

C.P.

point de salut



Rue Pasquier (Paris VIII^e), hler. Les élèves du centre d'apprentissage Wall Street Institute ont des profils très variés. Certains prennent des cours d'anglais pour espérer une évolution de carrière, d'autres pour se faire embaucher. (LP/Jean-Baptiste Quentin)

VOIX EXPRESS

Propos recueillis par DIÉNÉBA DEMBÉLÉ

Ne pas parler anglais est-il un problème dans votre quotidien ?



J.-B. Jean-Gérard
40 ans, maçon
Le Havre (76)

« **Bien sûr.** Par exemple, une fois, j'ai voulu draguer une fille dans un café. J'avais l'air de lui plaire, mais quand elle a commencé à parler anglais super vite, je suis parti. Je n'ai jamais été doué à l'école car je n'aimais pas ça. Si j'avais su parler anglais, j'aurais pu aller en Angleterre rendre visite à mes potes. Aujourd'hui, si on me proposait des cours j'irai de bon cœur y assister. »



Yann Cazin
32 ans, inspecteur de l'Urssaf
Rouen (76)

« **Non parce que je le parle plutôt bien.** J'ai vécu un an en Angleterre pour le travail, en 2007. Il n'y a que sur place que l'on peut vraiment apprendre. Je maintiens mon niveau en regardant des films en version originale. Pour être en phase avec la manière de parler d'aujourd'hui, les enseignants devraient revoir leurs méthodes et axer leurs cours sur des sujets d'actualité. »



Anass Oumanai
18 ans, demandeur d'emploi
Paris (X^e)

« **Oui, énormément !** Je maîtrise l'arabe et le turc mais l'anglais, je n'y arrive pas. A l'école j'ai vite décroché. Honnêtement cela me gêne, ne serait-ce que par rapport à mes amis qui eux se débrouillent. En décembre dernier, j'ai refusé de suivre l'un de mes meilleurs amis en Angleterre parce que je n'aurais jamais su me débrouiller seul là-bas. C'est un peu la honte. »



Marie Dannenberger
50 ans, comptable
Levallois (92)

« **Oh oui, surtout que je voyage beaucoup.** A Chypre, en Turquie et en Angleterre, c'est la galère. D'autant que mon mari ne parle pas anglais non plus. Une fois, nous nous sommes perdus à Amsterdam. On a arrêté plein de gens, en pratiquant le langage des signes. On a fini par acheter un plan. Autant vous dire qu'on a poussé nos cinq enfants à s'intéresser à l'anglais ! »



Marion Durant
26 ans, déclarante aux douanes
Rennes (35)

« **Non, pas tellement.** Ni dans mon métier ni dans mes loisirs. J'ai rarement l'obligation de devoir le parler. Par exemple quand j'habitais au Havre et que je devais accueillir des Anglais, je trouvais suffisant de leur faire un signe de la main. Et si je suis ennuyée, mon petit ami est là pour m'aider. J'ai quand même essayé de prendre des cours, mais j'ai vite arrêté faute d'envie. »

Ils sont restés sur la touche

« Hello ! » Au **Wall Street** Institute de Saint-Lazare, rue Pasquier à Paris (VIII^e), Michael accueille les élèves en parlant exclusivement anglais. Les stagiaires, comme on les appelle dans ce centre d'apprentissage de l'anglais, ont des profils très hétérogènes. Mais de plus en plus, « ce sont des raisons professionnelles qui les poussent à venir », explique Deborah Sautry. La responsable de la maintenance a eu tellement de demandes en ce sens, que « des cours spécifiques pour réussir un entretien d'embauche en anglais sont désormais proposés ».

Même stratégie chez Boa Lingua, un autre poids lourd de la formation linguistique en France. Certaines municipalités mettent également sur pied de tels cours pour leurs administrés en indécatesse avec la langue de Shakespeare. Témoignages.

■ Privée d'augmentation

« Je suis comptable chez Moody's (NDLR : l'agence de notation financière), explique Elvire. Le fait de ne pas parler anglais est un handicap pour mon évolution. J'ai souvent des réunions téléphoniques avec Londres. Et avec mon niveau je ne comprends pas mes collègues. » Alors, de sa propre initiative, elle prend des cours depuis un an, parce qu'« avoir un bon niveau est vraiment indispensable, on peut toujours travailler sans, mais cela se ressent au niveau du salaire ». Grâce à ses progrès, elle espère avoir une augmentation.

■ Évolution bloquée

Tous les quatre ans, à la BNP, où Esther travaille, les salariés sont invités à changer de fonction. « J'avais repéré un poste de commerciale à l'international, et postulé. J'ai été refusée à cause de mon niveau d'an-

glais. Et je me suis dit : plus jamais ça ! » Après avoir obtenu un congé de formation, à 35 ans, elle a passé quelques mois à travailler en plus le soir comme serveuse, pour se payer six mois de cours intensifs avec Boa Lingua à New York, où elle part dans quelques jours.

■ Embauche ratée

Clara a raté le poste qu'elle convoitait depuis des années. Le motif : son anglais « correct mais sans plus » ne suffisait pas pour intégrer une agence de communication internationale. « On m'a dit que tout était parfait sauf mon anglais, se souvient-elle. Je dois retourner les voir quand je serai bilingue. » Du coup, Clara a décidé de partir un an à Sydney, en Australie. « Je me suis inscrite à des cours d'anglais et je vais faire des stages dans des entreprises. » A son retour en France, elle

postulera de nouveau pour, peut-être, décrocher son job de rêve.

Deux ans après son bac STS décroché avec un 6/20 en anglais et « un niveau catastrophique » depuis le collège, Amin, 20 ans, cherche un boulot pour financer le stage linguistique qui lui permettra de devenir steward, le métier de ses rêves. La formation au métier, il l'a déjà, avec un beau diplôme estampillé par la Direction générale de l'aviation civile. « Mais pas la peine de postuler dans une compagnie aérienne avec mon niveau d'anglais. » Grâce au partenariat mission locale-organisme linguistique, un premier stage de deux semaines à Malte lui a « permis d'apprendre les bases ». Il a hâte désormais de pouvoir s'envoler pour trois mois en Irlande.

**AURÉLIE LEBELLE,
CLAUDINE PROUST
ET SOPHIA QADIRI**

« C'est la langue du business »

Christophe Barret, directeur financier chez Bosch

Christophe Barret soutient qu'un bon niveau d'anglais est aujourd'hui indispensable pour travailler dans l'entreprise... allemande.

Est-ce obligatoire de parler anglais pour entrer chez Bosch ?

CHRISTOPHE BARRET. Nous demandons effectivement un bon niveau d'anglais aux personnes que nous recrutons. Aujourd'hui, l'anglais est la langue du business et, dans un groupe international comme le nôtre, c'est indispensable.

Comment testez-vous



les futures recrues ?

Le plus simple est de parler avec eux. Avoir une bonne note à un examen ou à des tests, c'est bien. Mais ce n'est pas suffisant car cela ne prouve pas que vous pourrez vous exprimer avec le vocabulaire requis pour votre poste. Je leur parle donc en anglais de règles de finances et je suis vite fixé sur leur niveau.

Avez-vous déjà rejeté une candidature à cause d'un mauvais niveau de langues ?

Oui. Les Français sont parmi les plus mauvais en langues étrangères.

Même en sortant d'une école de commerce de renom, ils n'ont pas le niveau des Allemands, par exemple.

Quel niveau d'anglais ont vos salariés ?

Tout dépend du poste. Au service financier, un tiers est parfaitement bilingue. Ils peuvent participer à une réunion par téléphone et s'exprimer sans problème. Après, les deux tiers ont un niveau correct qui leur permet de se débrouiller, de comprendre une discussion globalement et de répondre, si besoin, à un e-mail.

Pourquoi est-ce indispensable ?

Nous travaillons avec des clients dans le monde entier. Il faut pouvoir

comprendre leurs questions et savoir y répondre en anglais par e-mail ou, au mieux, à l'oral. Ensuite, toutes les règles de notre groupe — les procédures, les normes, les comptes... — sont rédigées en anglais. Pour les utiliser et travailler avec, il faut savoir ce qu'elles veulent dire.

Au quotidien, les salariés parlent-ils anglais ?

La règle est simple : dès qu'il y a un étranger dans une réunion, on parle anglais. Avant, il y a peut-être dix ans, on demandait un traducteur. Aujourd'hui, on bascule en anglais car tout le monde le comprend.

Propos recueillis par A.L.

L'ENJEU

Est-ce que les universités françaises retrouveront de leur lustre en proposant dorénavant certains cours en anglais ? On sait bien évidemment que cela sera loin d'être suffisant. Et pourtant, c'est sur cet aspect de la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur que se focalise l'essentiel des critiques. Un débat très franco-français alors que les facs n'arrivent ni à attirer ni à proposer de réels débouchés pour bon nombre d'étudiants. Cette idée a au moins le mérite de remettre sur le tapis notre désespérant niveau d'anglais. Il y a urgence car, sans cette langue, difficile de réussir en 2013 sa vie professionnelle...

AVANT-DERNIÈRE EN EUROPE

Indice de compétence en anglais
Classement européen d'après 54 pays testés dans le monde



CE QUE PRÉVOIT LA LOI

L'article 2 de la loi Fioraso modifie l'article 121-3 du Code de l'éducation, qui, depuis la loi Toubon de 1994, stipulait que la langue d'enseignement, d'examens, de concours et de thèses en France est le français. Il étend « les exceptions » qui existent déjà, puisque 790 cours, surtout en grandes écoles, sont déjà répertoriés en anglais. « Il permet de dispenser en langues étrangères une partie des enseignements effectués dans le cadre d'accords avec des universités étrangères ou de programmes financés par l'Union européenne. Cette modification doit permettre d'améliorer l'attractivité de l'enseignement supérieur vis-à-vis des étudiants étrangers. » Selon le ministère, cela ne touchera guère plus que 1 % des cours.

Politiques pas bilingues !

Dès que les caméras de CNN approchent, ils grimacent, filent en douce, ou pire... baragouinent un anglais de cuisine qui écorche les oreilles. C'est peu dire que la classe politique française ne brille pas dans la langue de Shakespeare. Les exemples sont légion, et pas très flatteurs. Pour **Nicolas Sarkozy**, qualifié un peu vite d'« Américain » par les médias, l'anglais aura été une torture tout au long du quinquennat. Prudemment, il s'est toujours reposé sur un interprète, mais ses rares sorties en solo lui ont valu de cuisantes railleries. En recevant la secrétaire d'Etat américaine Hillary Clinton, il s'était ainsi pris les pieds dans le tapis rouge en s'excusant de la météo pluvieuse sur Paris, par un calamiteux « sorry for the time »... en lieu et place de « weather » ! L'ancien chef de l'Etat, qui a pris des cours en quittant l'Elysée, démarre désormais ses conférences internationales par quelques mots d'anglais, avant de continuer prudemment dans sa langue maternelle. Son ancien Premier ministre **François Fillon**, n'a, lui, pas d'excuses pour justifier son niveau moyen : il est marié depuis plus de trente ans à une... Galloise. Avant lui, **Jean-Pierre Raffarin**, toujours à Matignon, s'était lancé dans une tirade mal

maîtrisée alors qu'il faisait campagne pour le oui au traité constitutionnel européen : « The yes needs the no to win against the no »... qui reste encore aujourd'hui un mystère.

■ Le niveau s'améliore

Plus étonnant, même les ministres des Affaires étrangères peuvent être étrangers à cette langue : **Hubert Védrine** ou **Philippe Douste-Blazy** étaient incapables de survivre sans traducteur. Conscients de leurs lacunes, certains politiques n'hésitent plus à prendre des cours d'anglais, comme l'avaient fait il y a quelques années **Michel Barnier** (aujourd'hui commissaire européen à Bruxelles) ou l'UMP **Xavier Bertrand**. Globalement, le niveau s'améliore. Dans le gouvernement actuel, **Laurent Fabius**, **Pierre Moscovici** et **Arnaud Montebourg**, pour ne citer qu'eux, se débrouillent très bien. Quant au président de la République, à l'aise, il peut se targuer d'avoir décroché un 16/20 à l'épreuve d'anglais à l'ENA. Ce qui n'empêche pas les fausses notes. Lors de son message de félicitations à Barack Obama, réélu en novembre, **Hollande** avait conclu sa lettre d'un inapproprié « friendly » (au lieu de « sincerely yours ») qui avait amusé la planète Web, bilingue, elle.

CHARLES DE SAINT-SAUVEUR
AVEC HENRI VERNET